

La papeterie de Saint-Gilles Pour l'honneur du verbe et le plaisir du beau

Cyril Simard

Volume 3, Number 4, Winter 1988

L'éveil culturel de l'entre-deux-guerres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simard, C. (1988). La papeterie de Saint-Gilles : pour l'honneur du verbe et le plaisir du beau. *Cap-aux-Diamants*, 3(4), 51–53.

LA PAPETERIE DE SAINT-GILLES

POUR L'HONNEUR DU VERBE ET LE PLAISIR DU BEAU

par Cyril Simard*

Il voulait faire du beau papier pour honorer l'écriture et la parole de l'homme en les parsemant de fleurs.

Il voulait promouvoir les techniques traditionnelles dans un pays comme le nôtre où la fabrication industrielle du papier occupe une si large place, comme un signe de civilisation et de respect de la main de l'artisan.

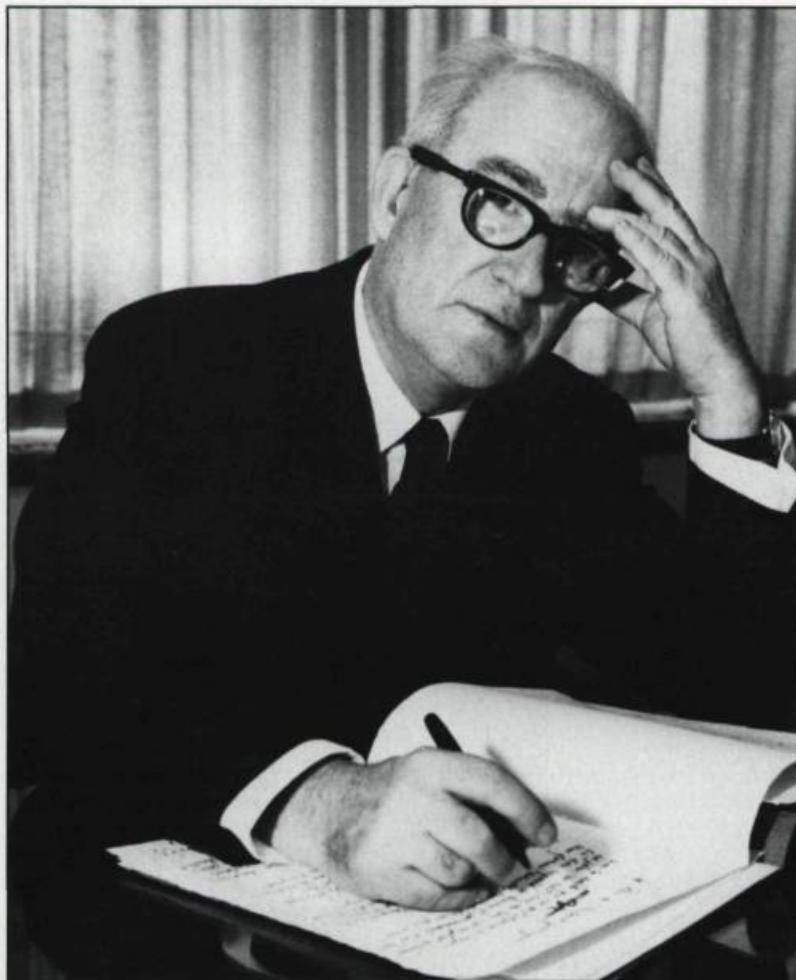
Il voulait conserver les empreintes de la nation en incrustant dans son papier les feuilles et les fleurs de son pays.

Un rêve devenu réalité

Félix-Antoine Savard a réalisé un grand rêve en fondant la Papeterie Saint-Gilles pour promouvoir la fabrication de papier fait main. Avec l'aide d'un mécène, Mark Donohue, il s'est donné une institution qui devait, selon ses projets, en plus de fabriquer du papier, accorder des bourses de recherche à des artisans, faire connaître et diffuser par des livres l'art de fabriquer du papier fait main. Félix-Antoine Savard n'était donc pas seulement poète; il était aussi entrepreneur. Ses intimes sont unanimes: il ne se passait pas une rencontre sans qu'il leur parle de ses nombreux projets. «Après la papeterie, quand on sera au-dessus de nos affaires, disait-il, on pourrait reprendre la production des petits manteaux de fourrure tressés en lanières de lièvres». Il voulait encore construire des maisons en boîtes à fleurs, un toit de terre rempli de fleurs des bois, comme il en avait vu en Abitibi, au temps de la colonisation. Mais, toujours, il en parlait en termes de renouvellement de la tradition. Félix-Antoine Savard faisait de l'ethnologie appliquée...

Cinq ans après sa mort, la Papeterie Saint-Gilles a acquis son autonomie financière. Terminées les subventions de fonctionnement: elle recevait 2 000 visiteurs dans les années 1970; elle en accueille quelque 20 000 en 1987. L'atelier est ouvert l'année durant, et son chiffre d'affaires a plus que doublé en cinq ans. Il s'est bien gardé de devenir un «fast food» de la culture. Bien au contraire, la qualité du papier s'est grandement améliorée, la recherche et la création sont pré-

sentes en tout; sa fiabilité est acquise avec la publication de sérigraphies d'œuvres de grands artistes. Les LeSauteur, Cosgrove, Masson et combien d'autres grands utilisent maintenant le Saint-Gilles «haut de gamme». Ils le trouvent beau. Une dame qui a refusé de s'identifier a

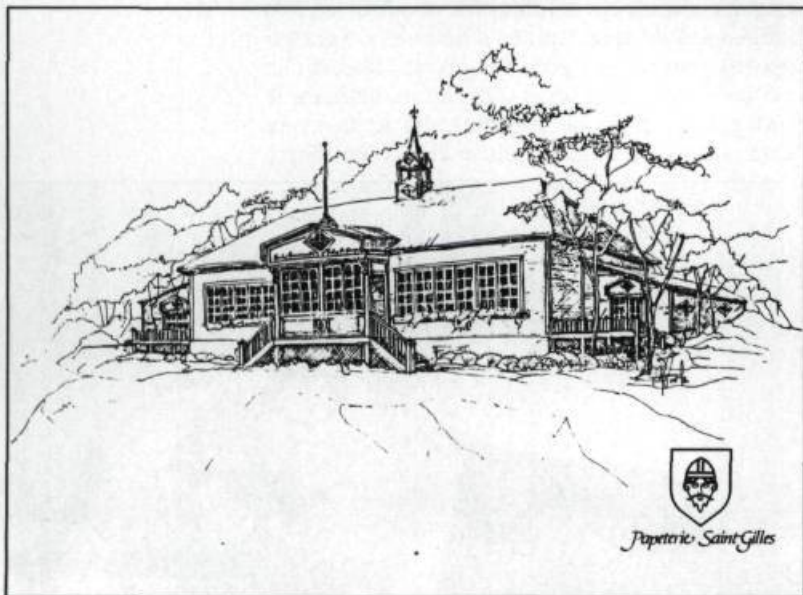


même écrit sur un billet qu'elle a déposé dans la boîte aux suggestions de la Papeterie cette phrase: «Il est tellement beau, votre papier, qu'on voudrait en manger.»

Mgr Savard à sa table de travail, en octobre 1969. (Photo de Armour Landry).

* Directeur de la planification et du développement. Musée du Québec

Photographie de la papeterie dans son état actuel. Ci-dessous, une esquisse de Cyril Simard montrant un projet de restauration prévue pour 1988. (Photo: Éric Parent).




Papeterie Saint-Gilles



Georges Audet au travail dans l'atelier de la Papeterie Saint-Gilles à Saint-Joseph-de-la-rive. (Archives de l'Université Laval).

Plus que cela. Félix-Antoine Savard avait souhaité, dans la charte de 1966 qui donna naissance à la Papeterie, «faire connaître et diffuser par des livres, revues ou autrement l'art de fabriquer du papier fait à la main et son utilisation.» Promesse remplie: les premiers cours ont été mis sur pied en septembre 1986 en collaboration avec le Centre de formation et de diffusion des métiers d'art. On a même dû limiter les inscriptions, la demande étant trop forte. Le papier est maintenant considéré comme une matière «noble» et des centaines de créateurs s'y intéressent... Désormais, la papeterie axera le développement de son enseignement davantage sur la recherche de nouveaux papiers et de nouvelles applications pratiques, sans oublier les projets conceptuels. Elle ne peut se spécialiser en tout, en même temps.

Enrichir la culture matérielle

L'aspect pratique de cette option où s'allient l'art et l'économie n'est pas sans rappeler quelques faits significatifs qui ont illustré l'apport de Félix-Antoine Savard pour le développement de la culture matérielle du Québec. Ces faits sont moins connus mais c'est le temps, en ces moments d'anniversaire, de les rappeler.

En 1938, il y a cinquante ans ou presque, il signait, avec Jean-Marie Gauvreau, Albert Olivier, l'abbé Albert Tessier et Victor Tremblay, un mémoire intitulé «*Tour du Lac St-Jean et Visite de Charlevoix*». C'est un document surprenant pour l'époque car il dénonce l'exploitation des artisans de la région pour le travail à la pièce qu'on revendait à gros prix à Montréal et aux USA. Citons un passage révélateur: «*Pour juger de la marge gardée par les marchands, nous procédons à une dissection: la couverture se vend 4,25 \$ et 5,25 \$ au détail. Le prix de revient peut s'établir comme suit: laine 2,45 \$, confection .40 et frais .25. Un total de 3,10 \$, ce qui laisserait un profit d'environ un dollar par couverture. Madame Jean travaille pour Bergeron depuis 8 ans. Elle a dû fabriquer pour lui environ 2,500 couvertes – ce qui donne tout de même un revenu complémentaire fort substantiel pour un foyer paysan. On estime à 60,00 \$ environ les revenus annuels de fabrication de couvertes pour la seule paroisse de Sainte-Agnès.*»

Le mémoire se termine sur un constat aussi tragique que visionnaire sur la qualité de notre artisanat. C'était en 1938: «*Il faut un art typiquement canadien. Un peuple peut être défini que par sa différence avec les autres. Un art qui s'harmonise avec le milieu, qui s'en inspire, qui l'enrichit. Nous avons eu jusqu'ici un art de calendrier et de catalogue*».

Il revint sur cette idée de renouvellement en 1962 quand il rédige un autre mémoire qu'il

présenta au ministre Rousseau, du ministère de l'Industrie et Commerce, le 20 février 1964. On lit dans son *Journal et Souvenirs* (t.1) qu'il avait consulté les Jean-Paul et Madeleine Lemieux, René Richard, les Morgan de La Malbaie. L'enquête de base avait été réalisée par Huguette Dufour de La Malbaie, toute fraîche diplômée de l'École du Meuble de Montréal. Conclusion de l'enquête: le constat d'une continuité de la pratique artisanale en décadence et la rareté des oeuvres vraiment originales. Il propose, comme première mesure, la création d'un musée d'art populaire afin de renouer, comme il le disait, le présent à la grande tradition artisanale du passé.

Le résultat de sa démarche, il l'avait déjà finement pressenti dans une lettre adressée à son ami Mark Donohue: *«Fini, le Mémoire sur l'artisanat. Il ira sans doute joindre tant d'autres dans les cimetières du Gouvernement. Pour me venger sans éclats, je relirai, de Rimbaud, Les assis: «Ils ont greffé dans des amours épileptiques. Leur fantasque ossature aux grands squelettes mous.*

De leurs chaises...

Et les Sièges leur ont des bontés...

– Ob! ne les faites pas lever! C'est le naufrage».

Après avoir fondé sa papeterie en 1966 avec son premier artisan, Georges Audet, et l'ingénieur Paul-X. Laberge de La Malbaie, pour les question techniques, il reparlera de cette question en 1975 en signant la préface au volume I d'*Artisanat québécois*. Comme en 1938 et en 1962, Monseigneur Savard redit l'importance de la petite entreprise, car elle intéresse et touche d'innombrables êtres que notre économie condamne à

l'oisiveté et aux secours improductifs de l'État. À cette occasion, en s'adressant au ministre des Affaires culturelles, Jean-Paul L'Allier, il souhaite la création d'une sorte d'office, ou sous-ministère, de l'artisanat: *«Afin de promouvoir presque dans nos plus humbles campagnes cet art traditionnel où notre race a trouvé l'expression de son génie et de sa liberté».*



Trois grands pionniers des études de folklore au Québec: Marius Barbeau, Luc Lacourcière et F.-A. Savard. (Musée canadien des civilisations).

Oeuvre poétique et industrielle

Nous sommes en 1987. Pour le conseil d'administration de l'actuel Centre Félix-Antoine Savard, qui regroupe maintenant sous le même toit, un centre d'interprétation et la papeterie, le message est clair: actualiser la mémoire de Félix-Antoine Savard, cela signifie privilégier l'ethnologie par la production et la diffusion d'une culture matérielle renouvelée et innovatrice. Il s'agit bien du prolongement d'une oeuvre à la fois poétique et industrielle fortement évoquée en 1938, en 1962 et, finalement, en 1975. En cette année du cinquantième anniversaire, nous honorons ainsi Menaud, poète entrepreneur et «entrepreneur», ce poète dont Lise Bissonnette du *Devoir* a écrit: *«De sa future «fabrique de papier», l'auteur de Menaud écrivait en 1962 qu'elle serait «un signe de culture» entre tant d'autres dégradations. Il avait la langue plus poétique qu'«écomuséale» mais le rêve d'entreprendre et de réussir était le même».* ♦



Le mécène de la papeterie Saint-Gilles, Mark Donohue, en compagnie de l'artiste-peintre Marcelle Ferron (octobre 1987).

(Photo: Robert Richer).